

Banlieue n'est plus
François Bon

La Fondation 93 a invité François Bon à prendre l'air de la ville, le temps d'un colloque*. Au-delà des actes classiques de séminaire, tendant au greffe intellectuel, il nous a semblé d'une autre richesse de confier à un écrivain le soin de rendre compte de ce qui advint ou pas, en toute subjectivité. Nous avons donc passé commande à François Bon et, à l'arrivée, tout s'inverse : c'est maintenant son texte qui commande et offre un autre départ. Qu'il ait ou non participé au congrès, le lecteur y trouvera bien mieux qu'un enregistrement : une interprétation, une amplification, qui permettent de lire ces pages en toute autonomie. Drôle de trame que "Banlieue n'est plus" : son auteur procède par collage, apposition et recourt à ce que l'on nomme en art "technique mixte". François Bon en appelle autant aux paroles de Koltès, Rilke, Benjamin, qu'à celles de Cédric, Fouad ou Angelio, jeunes membres d'ateliers d'écriture qu'il anime en Seine Saint-Denis. Faussement bonhomme, il passe tranquillement bien des frontières, traverse tant de territoires : journalisme, philosophie, sociologie... Simplement, son écriture transgresse puis transcende la loi de chaque genre pour offrir une unité, donner corps à une pensée qui va picorant tous azimuts. Les idées nourrissent les mots ou l'inverse ? Écrivain, poète ou théoricien, chercheur ? On ne sait plus, on ne sait pas, tout cela à la fois bien sûr. Et cette force qui donne le plaisir de lecture...

Alain Berestetsky - Thierry Kübler.

- Les 28 et 29 septembre 2000, le colloque "Urbanités" a rassemblé, en Seine Saint-Denis, 340 chercheurs et public de tous horizons et tous pays autour du thème "Réinventer la ville".

Seine Saint-Denis, octobre 2000. Ateliers, discussions, du temps ensemble pour penser et parler, un colloque. Sous le titre "Urbanités", passer avec quelques dizaines d'autres d'un monde provisoire de paroles, immergés voudrait-on dans la ville pour dire ou le tenter la ville à inventer. Première étrangeté du colloque "Urbanités", éclaté dans plusieurs villes comme il est éclaté sur trois jours : non pas le rituel habituel des lieux de congrès, mais un jeu de pistes d'adresses à chercher, avec autour de nous la réalité même qu'on aborde. On parlera du dedans. Passagers nous voilà donc d'abord de cela qui nous entoure, à quoi tous nous sommes liés par le travail ou le regard. Si on veut examiner les paroles qui ici provisoirement vont surgir, c'est parce que chacun ici se situe dans le même obstacle, le même étonnement à comprendre la tâche quotidienne : intervenir dans ou sur la ville. Que le travail ensemble ne peut être alors que de rapporter chacun les idées des autres à ses propres images et ses propres mots, à ce qu'il affronte là où il est d'une parcelle de réalité en travail, impatiente d'elle-même et résistante, à la fois opaque et mouvante. Et prendre distance, trois jours durant, pour considérer cette même réalité à un angle plus large, plus large en tout cas que ce qu'aucun individuellement, dans son métier ou sa responsabilité, ne peut en saisir. Ce qui m'aurait d'abord frappé, dans ces trois jours, et qui induit maintenant ce texte : une fin définitive des paroles dites en vainqueur, en expert ou en maître (ce ne fut pas le cas toujours). Et qu'alors commencerait l'histoire qu'il faut ici raconter.

On s'attaque à des notions bouleversées de territoire et d'identité. Le bouleversement est inédit dans son ampleur et ses spécificités, et il concerne ces deux marques premières de ce

qui était jusqu'ici ce par quoi un individu peut se reconnaître lui-même dans une situation nouvelle : 1 381 329 habitants sur pas plus de 236 km², à peine plus que la surface d'un carré de quinze kilomètres de côté, qui produirait autant de " produit intérieur brut " que l'Irlande à lui seul (ajouter qu'un habitant sur trois a moins de vingt-cinq ans, qu'une famille sur dix est monoparentale, qu'on y recense dans les familles une soixantaine au moins de langues couramment pratiquées, qu'on aimerait aussi des statistiques sur par exemple la seule fréquence des déménagements, de ces migrations qui vident les villes du centre du département pour celles du grand est...). On pense à cette vision urbaine radicalisée de Bernard-Marie Koltès :

À propos de ces fameux trois milliards d'êtres humains, dont on fait une montagne : j'ai calculé, moi, qu'en les logeant tous dans des maisons de quarante étages — dont l'architecture resterait à définir mais quarante étages et pas un de plus, cela ne fait même pas la tour Montparnasse, monsieur —, dans des appartements de surface moyenne, mes calculs sont raisonnables : que ces maisons constituent une ville, je dis bien : une seule, dont les rues auraient dix mètres de large, ce qui est tout à fait correct. Eh bien, cette ville, monsieur, couvrirait la moitié de la France ; pas un kilomètre carré de plus. Tout le reste serait complètement libre. Vous pouvez vérifier les calculs, je les ai faits et refaits, ils sont absolument exacts...

Inventer la ville, on peut s'y essayer de cette façon aussi : après tout, en Seine Saint-Denis, la réalité ne s'éloigne plus tellement d'une réalisation partielle de ce rêve étrange de Koltès. Notions bouleversées, mais présentes par leurs marques matérielles ici sous le ciel, et dans " Urbanités " le mot urbanisme parce qu'il en est cette marque matérielle : ce par quoi ici sous le ciel elles paraissent et s'organisent. Une formidable concentration qui pourtant nous échappe, une concentration comme une plaque, avec un nom et des routes, des ponts, des voies ferrées, rivière, fleuve et canal, et puis ces cités, ces plaques de maisons et ces alignements d'enseignes, des ronds-points et des noms, une formidable concentration et pourtant presque invisible.

Ce qu'on cherche sous le nom de ville, ici, est le bouleversement même de ce que nous avons jusqu'ici inclus dans le mot ville, et pas seulement modification intérieure de ce que le mot recouvre. Parler implique de définir qui on est, d'où on parle et de quelle parcelle. Qu'il n'y a pas, pour un tel objet, de locuteur indépendant de sa situation vis-à-vis de ce qu'il nomme. En se rassemblant en colloque, acte partagé de locution, c'est par rapport à l'état bouleversé de la ville que chacun s'annonce. Et moi-même, qui m'y sens toujours extérieur : on peut marcher, rouler, examiner, avoir le nez collé à la vitre quand l'avion lève de Roissy, le nez collé aux vitres quand le RER vous traîne dans les saignées des villes, on peut attendre une demi-heure à un arrêt le bus improbable qui vous en extraira, la fascination reste la même à l'état accompli du monde, l'accumulation ici de la chose humaine, ses superpositions, ses forces et ses maladies, part grise et coups de couleurs.

Dans le mot " Urbanités ", l'usage qu'on en fait en général au singulier, parce que cela ne se découpe pas en morceaux, justement parce qu'il s'agit d'abord des formes que prend la relation sociale : " Urbanité est une elegance, une courtoisie ou une gaillardise de deviser plaisamment, en resjouissant les assistans sans les fascher ", c'est la définition du poète Jean Lemaire au 16^{ème} siècle, mais le mot (" Sens général : politesse que donne l'usage du monde ", dit Littré) est attesté dès le 14^{ème} siècle. Manière de dire d'emblée ce qui dans la ville manque, et que nous aurions d'abord, avant

de prétendre inventer la ville, à inventer pour nous-mêmes, dans ce qui nous relie ? Entrer donc dans la relation sociale ici indissociable de l'état des choses. Jean-Michel Payet, architecte urbaniste, proposera pour le mot urbanité, jeudi après-midi à Noisy-le-Sec, la définition : " Notion d'avoir le souci des autres. "

Alors, d'abord ici la ville. Par exemple, que cette ville de toutes les villes soit ville sans foule. On y a vu parfois ce que la notion de foule recouvre, en septembre à telle grande fête pourtant en érosion rapide, ou chaque samedi aux grandes concentrations commerciales, ou pris dans les bouchons des autoroutes mais ce n'est pas la foule telle que le dernier état historique d'une notion neuve de la ville (L'Homme des foules d'Edgar Poe) nous permettait de l'organiser mentalement, parce qu'on en disposait préalablement d'une représentation intérieure, susceptible d'être projetée dans la neuve pour s'y reconnaître. Nous devons nous comporter, marcher et agir, dans un monde qui n'a pas construit encore représentation imaginaire de lui-même, qui ne sait pas lui-même les représentations intérieures qui en seraient la grammaire pour se comporter, se repérer et agir. C'est une concentration d'individus sur une plaque plus large que l'idée ordinaire de la ville, et dont la structure, qui en est la grammaire de formes au dehors comme la grammaire des formes intérieures, participe aussi de cet état bouleversé où on marche, parle et agit.

Mais dans "Urbanités" la terminaison de l'autre mot, le caillou dans les jambes, le mot cité. Écoutez leurs mots : ceux de Clichy-sous-Bois, que je retrouve chaque jeudi matin, n'utilisent jamais le mot Clichy. Ils ne nomment pas leur ville. Ils nomment la structure que partout ailleurs on dit caduque, celle du département : le quatre-vingt treize, qu'on ne dit pas par le nombre mais par ses lettres. On est du neuf trois. Et donc, pour eux les lycéens : Marre de la réputation du neuf trois. Sinon, on nomme les lieux selon d'abord comment on les pratique : au départ est la cité. Intéressant, ce mot cité, qui a fondé le mot citoyen : territoire dont les habitants vivent selon telles lois, notion de territoire associée d'emblée au système qui en régit les rapports d'un individu à un autre, ce que ne contient pas le mot ville, dont on nous rebat pourtant bien plus les oreilles : on me donne un prix littéraire qui honore chaque année qu'un livre parle de la ville, j'en suis fier, mais cela me semble une revendication projetée sur leur monde à eux depuis notre propre fascination.

Entrons mieux dans l'échelle des représentations : la cité porte un nom — et sur l'usage des noms pour la cité, qui éliminent le nom de la ville, on reviendra. Quand on porte le microscope sur la cité, le mot reste actif, parce qu'en surgissent toutes les notions d'usage : les ascenseurs et les halls, terminologies puissamment actives, comme sas séparant de l'irréductible espace intime, chez moi. Quand on élargit l'outil optique de l'examen territorial, la cité reprend nom, parce qu'elle n'est plus unique et doit affronter ses égales : alors, à Clichy-sous-Bois dont on n'emploie pas le nom, viennent les mots Chêne Pointu, La Forestière, Les Bosquets, comme à Bagnolet on se dira du Plateau, de Tofo, de la Cité rouge ou de La Noue, pour laquelle, ce n'est pas indifférent, on va spécifier la ville, Montreuil, parce qu'elle est ville des autres. Quand on a élargi l'outil optique, les mots de fonction sont ceux des établissements scolaires, appelés par leur nom de personnalités historiques qu'on n'hésite pas à raccourcir ou condenser par le seul prénom. Les lieux ensuite qui sont ceux par quoi une collectivité se reconnaît pour telle, par exemple parce qu'ensemble symboliquement on y mange : le Grec ou le Mac'Do. Et puis immédiatement les lieux par lesquels se constitue l'existence symbolique de la collectivité comme telle, parce qu'elle s'apparaît à elle-même et se reconnaît pour telle, un monde que le chiffre 2 associé définirait comme parallèle, séparé de l'autre : et c'est Chelles 2, Bobigny 2, Rosny 2 : lieu hors ville où on va déambuler, dans une figure reconduite, considérablement agrandie, d'un usage de la marchandise de tout autre rapport aux normes de reconnaissance que les passages parisiens du dix-neuvième siècle, où les élégants venaient promener leur tortue comme aujourd'hui on s'y repère dans les marques et les mêmes enseignes refaites partout, le Quick et le Flunch comme Go Sports et Décathlon, usage symboliquement fort du nom, dont le territoire nous prive, resurgissant là tout près du corps, pour l'identifier sans rapport à sa collectivité territoriale. Et d'un état optique à l'autre, ce qui passe dans le vocabulaire, comme la littérature issue de la ville ne nous y avait pas préparé, c'est les noms liés au chemin ou à l'itinéraire, parce que le chemin, court-circuit

étonnant de l'appréhension scientifique globale de l'univers à son emploi régi par le corps, se présente comme temps et durée avant d'être signalé par une direction ou un but. Quand on parle de la cité, viennent les rencontres dans l'ascenseur et l'usage qu'on en a, puis de l'escalier quand l'ascenseur est bloqué, et quand on parle de plus large que la cité, c'est le RER qui devient comme un lieu clos et autonome avec son propre espace de lois, pour les endroits, gare ou quai, où on l'attend, comme pour son intérieur propre, ce qu'on y dit et ce qu'on y fait, ou bien la ligne de bus. Dans la rivalité qui à Bagnole oppose ceux du Plateau à ceux de Tofo, la distance géographique (juste un pont par-dessus l'autoroute) compte bien moins que l'écart radial des deux lignes de bus qui partent du même terminus (pas le nom de ville, mais celui encore du centre commercial : Gallieni), par exemple 76 contre 115, qui crée une autre communauté artificielle pour rapprocher ceux de La Noue de ceux du Plateau, même si la distance géographique est bien plus grande.

La ville a donc disparu, parce que la ville est celle des autres : si la piscine ou le marché ne sont pas sur le territoire administratif que pourtant on sait, on dira : je vais à la piscine de Montreuil, au marché de Livry-Gargan. Mais est-ce une pure définition administrative, c'est à examiner : quand on roule en voiture dans ces ronds-points compliqués qui sont les portes fictives extérieures des villes, il est parfois difficile de s'y retrouver. On prend une rue, mais les terminologies (nos grands hommes, selon qu'ils furent du côté de Jaurès ou Romain Rolland) ne suffisent pas à identifier une ville. Par contre, dans chaque ville, les indications aux carrefours indiquent le chemin des villes voisines. Si on voit marqué Noisy-le-Sec, Pantin ou Aubervilliers, on saura qu'on n'est ni dans une ni dans l'autre, et que donc probablement on est encore à Bobigny. Une fois apparus les panneaux Bobigny, on saura qu'on est passé sur le territoire de Pantin ou Aubervilliers, mais cela n'indiquera pas forcément, dans telle zone proche du grand cimetière qui fait la jonction des trois villes, laquelle nous accueille. Ainsi, ce qu'ils nomment le neuf trois, quand on s'y déplace, apparaît vraiment comme ce tissu continu d'une seule ville : on passe d'une à l'autre sans jamais savoir où ni quand, et c'est parce que la précédente est désignée comme ailleurs, en arrière, qu'on sait avoir changé de ville, sans jamais avoir quitté la ville.

À preuve comment ils parlent de Paris, qui n'est plus le centre ni la référence. Dans des temps plus anciens, rien du tout à échelle de l'histoire, disons vingt ans par exemple, tout s'organisait en rapport à la grande étoile rongeante. Les voies ferrées vous laissaient dans des gares comme de campagne, et quelques repères, une rue avec une boulangerie et un restaurant, une mairie de brique rose et pourquoi pas le vieux clocher, faisaient que l'endroit où on descendait produisait pour chaque nom un centre, et que ces noms s'alignaient en listes sur les panneaux des gares d'où on partait selon la radiale envisagée. Vingt ans, c'est terrible à échelle d'une vie : c'est pile la distance pour qu'à notre âge on continue toute sa vie d'avoir à faire effort pour s'écarter du modèle initial de représentation, définitif dans la tête, alors qu'eux, qui ont cet âge et sont nés de l'autre côté de la coupure, se sont bâtis dans l'autre modèle, celui qui ne contient plus rien de l'étoile, mais ces plaques mobiles et dispersées, que des durées rejoignent, et qu'on appréhende avec le même vocabulaire d'invariance d'échelles que les scientifiques pour parler de leurs systèmes météorologiques. Par exemple, à Bobigny, Bagnole ou Clichy-sous-Bois, les moins de vingt ans n'emploient pas le mot Paris. Paris est mangé de l'intérieur par la relation qu'on y établit sur le même principe qu'on se déplace ici de tramway à métro : il y a gare du Nord et ses magasins à bijoux de plastique africains pour le samedi après-midi, il y a les Champs pour les dérives du soir ou le Grand Rex pour les rendez-vous. Si on va de l'autre côté, on retrouve les noms de ville, associés à une autre détermination de plaque : à Vitry dans le 94 on dit, ou bien là-bas dans le Val d'Oise tout pareil. Ce qui fait que par la négative le neuf trois existe comme identité propre, sans prononcer de noms de ville, mais juste à s'en tenir aux repères des noms de cité sur la grande plaque ville indifférenciée : on n'est jamais d'Aulnay ou de Bobigny mais des 3000 à Aulnay

ou de l'Abreuvoir à Bobigny, et lorsque le nom de ville est exigé parce que c'est du centre qu'on parle, on rajoute un déterminant, disant Bobigny Mairie de la même façon que Saint-Denis Basilique n'induit pas qu'on désigne la cathédrale ou qu'on y soit seulement rentré. Le chemin peut déterminer à tel point l'objet qu'il m'est arrivé de constater à Bagnolet la phrase suivante : la tour Eiffel de Pontoise, parce que le jeune qui m'écrivait la phrase ne voyait la tour Eiffel que lorsqu'il se rendait à Pontoise y visiter ses cousins, et que le stade de France est naturellement devenu un lieu à part entière qui, si on demande explication, sera vers Saint-Denis plutôt que à ou sur : il est même possible que cette dérive grammaticale qui peut sembler un abaissement net, dire je suis sur Bobigny, il travaille sur Bagnolet, soit une contamination venue des grandes plaques de la couronne. En tout cas, on ne parle pas de Paris, en rapport à sa propre ville de Bagnolet, Bobigny ou Clichy-sous-Bois, on le fractionne selon ce qu'on en voit quand on sort du tunnel, comme ici.

À preuve qu'autrefois on parlait de Paris et de sa banlieue. Il se peut qu'à Paris, quand vous apostrophiez un chauffeur de taxi, le mot soit encore employé pour ce vague dehors circulaire au-delà du boulevard périphérique qui est une séparation matérielle d'évidence. Mais quand on est là, dans ces villes, le déplacement mental est immédiat : il n'y a plus de centre que là où, vous êtes, vous même. Donc un centre qui ne s'exprime que par rapport à son locuteur immédiat : est centre de la ville le lieu depuis lequel je parle. On pourrait rétorquer que la nuance est de peu : elle est fondamentale, parce qu'elle inclut celui qui le nomme dans la définition même du territoire, et l'autonomie que conquiert chaque parcelle de lui-même, qui devient indépendante de toutes autres dans les rapports qui s'y organisent d'individu à individu, parmi ceux qui dans un instant sont dans ce lieu.

Et cette autonomie, cette manière d'exister des choses, dans leur pesanteur et leur miracle, à chaque endroit d'où on parle, est bien ce qui fascine quand on passe d'un endroit à l'autre de la grande plaque d'homme, et par quoi la notion d'urbanisme va prendre lentement visage, dans ses formes et ses projets. Le front contre la vitre, emmené par un bus ou une voiture, ou dans le RER, c'est cela, l'accumulation qui fascine et pour laquelle on voudrait comme un inventaire géant et précis, non pas rue par rue, mais tache par tache, avec ces couleurs et ces noms, et ces suites de maisons qui se ressemblent ou pas, et le calme complet d'une rue, et ces bribes de jardin, et ces blocs parallélépipédiques où tout se vend sous les lumières. Là encore, cette fascination qu'est pour nous l'accumulation dans la continuité, la profusion dans l'hétérogène et le divers, est-ce que ce n'est pas une projection qui nous est personnelle parce que nous portons sur les choses d'ici un regard venu du dehors ? Dans les textes qu'eux ils écrivent, eux qui ici vivent, sont nés ici, les phrases pourtant sont modelées d'après cette continuité et cette profusion, témoignent de cet étrange surgissement du

réel proche, quand il ne demande rien à personne, comme à Clichy-sous-Bois : Tu es dans la voiture, tu regardes le paysage : un jeune homme arrive et t'offre une rose, et toi tu te dis dans ta tête : mais pourquoi moi ? Tu es dans une cabine téléphonique qui n'a pas de téléphone. Un jeune homme arrive et te dit : Mais tu es fou, tu vois pas qu'il n'y a pas... Zut, j'ai oublié le mot ?

Ou bien, trois approches du paysage, à Bagnolet par Mina, Lionel et Vanessa :

Le soir à minuit — la lune — paraboles — un grand bâtiment rouge et bleu — un parking — un grand muret — une moto désossée — une poubelle brûlée — un banc rouge — les buissons — un banc rouge — l'herbe — un escalier — un grand mur — les chiens de Lionel : Love et Souly — le sable — des enfants qui jouent — une table de ping-pong — des lumières — Ali qui joue à la pétanque — Mina —

De chez ma sœur, Tour Grise, douzième étage — on voit d'en haut — donc il y a plusieurs choses — il y a une rue juste devant le bâtiment — il y a un tout petit parking où les voitures se garent — juste à côté du parking il y a de l'herbe et juste à côté il y a une pente — une

toute petite pente qui monte un tout petit peu — après il y a un autre bâtiment — la rue — il y a des poteaux sur le trottoir — il y a les bancs rouges — la rue est longue, elle tourne, après — un autre bâtiment à côté de chez nous, mais pareil que l'autre — on voit le parking — après il y a un autre bâtiment, mais pas pareil que nous — il est vert — après il y a un petit terrain de foot en béton — où sont les cages c'est des petits murs — de l'autre côté il y a un grillage rouge — et il y a un tout petit bâtiment — le même que le vert — où on voit le bâtiment il y a de l'herbe — après l'herbe il y a comme un mur — un mur en bois — il y a un trottoir au milieu des arbres — on voit tout au loin — on voit les bus passer — on voit la Tour Eiffel — Lionel —

De ma fenêtre je vois le périphérique — l'autoroute — et beaucoup de paysage — un paysage où il y a beaucoup de monde qui habite — dans le fond du paysage on dirait la mer — parce que c'est bleu — c'est le fond des paysans — et puis il y a le coucher du soleil — Vanessa

Ou encore Bobigny, selon le trajet de Caroline :

C'est une petite maison où habite une vieille dame

non aimable. Devant ses fenêtres il y a plein de

nains de jardin et des pots en terre cuite vides. Je me souviens d'une gamelle de vieilles nouilles (sûrement pour un chien), c'est une maison voisine du collège.

Le parking. Je me souviens qu'un jour, je rentrais de Carrefour avec ma mère et il faisait complètement noir et nous devions ranger la voiture, on ne voyait pas à un mètre devant nous. Nous avons failli ne pas remonter, si ma mère n'avait pas eu son briquet.

À l'arrêt de bus. À cet arrêt j'attendais le 615B et je l'ai vu arriver, un contrôleur est monté dans le bus, déjà il paraissait joyeux mais je ne savais pas qu'il allait redescendre du bus en sautant et qu'en passant à côté de moi il allait m'attraper la jambe en me disant : — Je suis heureux!

L'incendie. Je me souviens d'une nuit où mon parking a brûlé. Je revois encore la fumée qui entrainait dans l'appartement par les bouches d'aération et dans la cage d'escalier quand il a fallu descendre pour évacuer l'immeuble j'ai eu très peur.

Et Bobigny, selon les trajets de Christophe :

Quand je pars de chez moi : pour aller à l'école je passe devant la cité de l'Abreuvoir vers 7h30. La cité n'est pas encore animée et c'est triste. Mais quand

la cité commence à s'illuminer les personnes âgées parlent entre elles, les petits jouent, les grands cherchent quoi faire comme autres bêtises et nous les plus jeunes on les regarde.

Quand je dépasse la cité : je rentre dans un grand terrain de foot où il y a du sable, c'est très sombre. Je n'aime pas trop cet endroit parce qu'il y a beaucoup d'événements qui se sont passés, des bagarres.

Au bout de ma rue : il y a deux grands poteaux où on peut s'asseoir. Et là, quand je suis seul, j'appelle des copains et on discute de choses et d'autres jusqu'à 1h du soir. Les gens du voisinage nous espionnent et se demandent qu'est-ce qu'on prépare encore comme bêtises.

Ce qu'il y aurait à examiner, c'est vraiment cette question : cette présence ici des choses, nous étonne-

t-elle plus que la même présence partout ailleurs à cause du contexte, ou bien le contexte renchérit-il sur les choses elles-mêmes, les conduisant à cet excès dans la présence, qui parfois nous rendrait muets, tellement nous sommes réduits à l'incapacité de décrire, de faire que les mots collent à ce qu'on a là devant les yeux ? Ainsi, pour rester à Clichy-sous-Bois, de ce lac sombre et vert d'où s'entend encore le grondement de la nationale, où des hommes au ralenti attendent sur des sièges pliants que mordent à leurs lignes des poissons comme d'un autre monde, des poissons géants qu'on photographie et puis relâche pour qu'ils grossissent encore (à la petite buvette en plein air les photos sont exposées : et si, à s'asseoir sur les chaises plastiques de la buvette en plein vent, c'était s'inscrire dans un autre temps que ceux-là cherchaient ? Les spécificités des lieux visant à inscrire à la surface de la terre des lois

différentes de durée : il aurait fallu aller le dire à l'atelier du colloque " Urbanités " consacré au temps urbain). Ainsi, à Dugny, ce cimetière minuscule où on a préservé des tombes ouvertes suite au bombardement de 1945, et quand on monte sur le mur nous voilà presque au milieu de l'aéroport du Bourget, avec des avions au rebut qui disent aussi l'histoire de tout un siècle. Ainsi à Bobigny (je ne sais pas son état aujourd'hui) la tour de la SET, au-dessus de l'usine sans fenêtres ni portes sept étages d'anciens bureaux, des trous à l'air libre sur le paysage géant à mesure qu'on s'élève, et tout en haut l'appartement du directeur. Et dans les labyrinthes des ateliers et des cours dont il ne reste que la coquille de ciment, comment s'impose l'idée de ruine moderne : le gigantisme témoignant d'une confiance exagérée des hommes dans la solidité de leur propre société, et que nous n'en serions pas guéris. Tout cela donc pour souligner seulement l'obstacle, et comment ici il est aussi exagéré que l'histoire et la concentration. Et tout aussi bien, comme dans ces accélérateurs à particule, la concentration même ouvrant à d'autres possibles, parce qu'on peut démolir et refaire, parce qu'on peut élargir ou remodeler, et que cela reste toujours la ville. Dans cette petite salle d'école où nous sommes pour ce colloque, à Neuilly-sur-Marne, le vendredi 29 septembre 2000 vers 11h du matin, une solide empoignade entre un urbaniste, un spécialiste du paysage urbain, un représentant du service espaces verts au conseil général et un élu d'une commune limitrophe : on a agrandi le parc de la Courneuve, il pèse désormais quatre cents hectares. Et dans la tête nous en avons tous quelque image : par exemple cette photographie d'une campagne immense, et au bout de la campagne un immeuble, ou par exemple cette route qui pour mener à Dugny nous fait passer derrière de là où le parc s'agrandit, et c'est une noria de bulldozers charriant et élevant la montagne haute et noire des résidus de déchets et déblais par quoi le parc encore s'agrandit, faisant air, relief et lumière du rebut massif de la ville. Quand on entre dans le parc, on peut y courir, se promener, observer des oiseaux. Mais au risque que le parc devienne forteresse étanche : il a repoussé les routes alentour, qui du coup se sont renforcées, sont une suite compliquée d'échangeurs et de ronds-points isolant le parc des villes qu'il aère. Quand on le contourne en voiture on perd sa boussole, dit quelqu'un, et puis où laisser la voiture pour entrer dans le parc devient difficile : alors tout ce qui autrefois (autrefois c'est il y a vingt ans) pouvait sembler dans la lecture d'une carte un travail de permanence, la première base d'une approche, devient mouvant. Les villes se construisaient sur des points de passage ou de franchissement, les poumons verts qui s'y sont constitués le furent parce que le plaisir des uns, des rois ou des patrons d'usine, devait précisément rester étanche au regard de ceux qui le leur en permettaient l'existence. Et voilà six minutes de bonne empoignade dans un colloque : c'est le problème tout neuf et tout armé qui surgit. Histoire d'un poumon vert bien plus petit, et du mystère qui s'y rattache, que le plus grand parc ne saura refaire, par Cédric, qui écrivit cela il y a quatre ans à Villepinte, en cinquième au collègue Françoise-Dolto (lequel n'avait pas encore le droit de s'appeler ainsi, parce que cela faisait moins de cinq ans que Dolto avait disparu : complexe est l'onomastique de Seine Saint-Denis, qui permet qu'une bibliothèque s'appelle Saint-John Perse à Aubervilliers pour six autres qui n'auront droit à s'appeler qu'Elsa-Triolet) :

Quand je suis arrivé dans ce rond-point j'ai vu un grand arbre fleuri, j'ai tout de suite compris que je serais souvent ici. En effet ce rond-point avec au nord une petite butte et des buissons, au sud ce fameux arbre et des buissons, et ailleurs de l'herbe. Je revenais souvent dans ce rond-point jouer avec mes meilleurs copains. A la description ce rond-point ne paraît pas extraordinaire, mais pour moi ce rond-point est extraordinaire. Je repense aux jours de joie que j'ai vécus dans ce rond-point. Tous les jours j'y avais rendez-vous avec mes copains pour jouer au football, à cache-cache. J'avais une très bonne cachette : je me cachais sous un des buissons que j'avais moi-même surnommé " l'igloo ".

Je me souviens même d'un jour où je suis rentré en pleurant car j'avais perdu mon ballon. Ma mère m'avait consolé en me disant qu'elle m'en achèterait un autre.

Et c'est pareil sans doute de ces migrations intérieures, avec des points d'absorption et des diluements. Tout cela se fait comme les bouchons d'autoroute, en commençant par des petits signes individuels, et puis leur accumulation produit effet chaotique. Points d'absorption : les cités, encore, et justement. Et ça revenait dans chaque discussion séparée du colloque : bien sûr les villes ni le département ne sont responsables, qu'on les leur ait imposées. La collectivité, à échelle plus large, repoussant jusque-là ceux qu'elle voulait reléguer, et comment avoir ici un rapport humain et social qui ne s'établisse pas sur la relégation, quand c'est cela qui en a organisé la forme matérielle : et c'est les grandes façades à balcons, du linge et des vélos sur les balcons, de pauvres rideaux disparates aux fenêtres superposées des cuisines, et ces matériaux de peu qui se délavent et gondolent. Lames plantées droit dans le dos de la terre, disait bien plus tôt Rainer Maria Rilke, et quoi en faire ? Tous les clichés qui s'attachent au mot cité sont ici des images réelles : une carcasse de voiture noircie, des empilements de vieilles caravanes, ou ces dépôts de monstres, parce que ce qu'on achète dans les entrepôts à enseignes douteuses qui bordent les nationales coupant le neuf trois sont des objets, canapés ou lits ou télé, à durée de vie limitée et qu'il faut remettre dans un cycle, comme les immeubles eux-mêmes on les remettra dans un cycle. On était fier, il y a vingt ans, de projeter sur le béton notre idée plus ancienne de permanence, pour là où on vit, là où on grandit : là où on installe fondation familiale. On rajoutait aux premiers pavillons locatifs des années 30 (le neuf trois, c'est aussi ces curieuses cités-jardin du Pré Saint-Gervais ou de Drancy) comme aux premiers immeubles des années 50 des salles de bain et des balcons : on accepte l'idée maintenant de démolir, et sans doute il n'y a rien d'autre à faire, et même là où la question encore ne se pose pas, comme à Karl-Marx, Paul-Éluard ou Chemin-Vert à Bobigny, est-ce que le modèle, à force de buter sur l'inadéquation globale, pourrait y échapper ? Mais du coup c'est l'idée de fondation qui ne trouve pas terreau. Quand on passe des 3000 d'Aulnay à une résidence plus coquette de Villepinte, on a l'impression d'avoir échappé au plus grave des destins possibles. Et Villepinte en porte la marque, ville faite d'îlots plantés dans du vert, mais autour du vert des grillages, et les rues des alignements de ces grillages encore neufs, écoles et collèges compris. Disant : Clichy-sous-Bois, au Bois-du-Temple, là où j'ai habité quand j'étais toute petite, mais le problème c'est que je ne m'en rappelle plus du tout, c'est seulement mes parents qui me l'ont dit.

Avant d'ajouter, de toute la force de ses treize ans :

Villepinte, car j'y ai fait ma vie.

Inventaire dressé par Angelio, en cinquième à Villepinte, des lieux qui pour lui comptent : Sur les tribunes du stade. Mon ancienne cité aux 3000. Au Leclerc, avoir acheté 2 bouteilles de jus avec mon meilleur ami. Ma vie sentimentale à Sevran. L'endroit où je fais mon sport (boxe thaï). Le premier jour où j'ai conduit mon scooter.

Et à Villepinte encore cette étrange notion, à la fin d'une telle phrase, d'être au centre de gravité de l'univers : Les bancs. Là où il y a eu toutes mes émotions, mes premières grandes discussions, mon banc, celui qui m'appartient, celui où je suis tout seul comme à deux. Cette émotion je la dégage de tout mon être. Fouad.

Je me souviens des 4000 de la Courneuve il y a dix ans, et ce que c'est que d'y marcher maintenant. En classe de première, Khaled employait encore le mot banlieue : Dix-sept ans parisiens paraissent beaucoup plus courts que dix-sept ans courneuviens. Vous me direz qu'échapper à la banlieue n'est pas si difficile : sept minutes de RER bleu blanc et rouge et tu es à Paris mais tu y habites, elle ne te quitte pas cette banlieue grise traversée par ce bleu, ce blanc et ce rouge... Tu vis, mais seulement y vivre sans rien d'autre.

J'ai revu Khaled régulièrement, ces dix ans. Rare qu'un atelier d'écriture ne laisse pas ainsi après lui quelques sillages avec permanence. Il vit toujours à la Courneuve, il a fait une maîtrise et peut-être même un DEA, et il s'occupe d'accompagnement de jeunes scolaires. À cause de ce sans rien d'autre ? Rencontre avec des collégiens à la médiathèque John-Lennon,

en plein 4000, il y a trois ans (ils avaient accueilli dans leur classe, trois mois durant, Albert Jacquard, et avec Stéphane Gatti on les filmait racontant l'expérience) : s'il n'y a plus le mot banlieue, est-ce qu'il reste la chance du DEA ?

la violence / il y a la haine entre les gens aussi, il y a des gens qui sont bien, mais il y a des gens on ne peut pas expliquer leur comportement / à part de ça, dans la classe oui, mais quand on sort de la classe c'est différent / quand on est dans la classe on pense à notre avenir, on travaille / mais quand on sort de la classe on y pense plus à l'avenir / on se dit on a toujours été dans la cité, ben on restera toujours ici / on nous a toujours laissés dans un coin, alors on y pense plus / j'ai toujours vécu ici / je peux pas dire que j'aime pas, puisqu'il n'y a qu'ici que j'ai vécu, il n'y a que ça que je connais comme lieu / ma chambre, et c'est tout / en bas / je descends en bas du bâtiment, je reste en bas / sinon il y a des autres lieux bien, il y a un grand parc, il y a ça / en bas / des copines de la classe, des autres classes, des copines qu'habitent ici / on parle d'abord de l'école puis on parle / de tout de rien

Alors inventer la ville, réinventer, bien sûr. Mais quel poids dresser d'abord contre la relégation, pour conjurer l'héritage ? Comme s'il y avait à payer toujours la dette des autres, mais qu'en ressasser l'argument était encore un cadeau de plus à l'héritage, à cette relégation même.

Jeudi 28 septembre, 19h, Pantin, maison de quartier des Courtilières, en vingt minutes de paroles c'est encore et d'abord le constat d'obstacle qui surgit.

Pourtant, dans toute construction d'utopie, est-ce que ce n'est pas une collectivité humaine rassemblée pour un but qui fait le substrat de la construction ? Ici, si ce qui a rassemblé la collectivité présente n'est pas lié à un but organique à cette collectivité, que sauvera-t-on, hors un partage humain minimum ? Prendre acte d'abord de la transplantation brutale : c'est vers 1974 que se font les principales arrivées, par regroupement familial, dans ce quartier de six mille personnes. Paroles de Marie-Clémentine Bendo : " Une femme qui ne sait même pas allumer une cuisinière, qui ne sait même pas mettre un rideau, ça on leur a appris. Il y avait pour les femmes françaises une curiosité : comment vivent les autres ? Quand on arrive à se connaître, à faire des plats sénégalais, antillais, bretons, la barrière tombe. C'est difficile au départ. Quand je suis arrivée à Paris, je disais toujours : Bonjour, et personne ne me répondait. Je pensais que ces gens étaient bien civilisés, et on m'a dit : le bonjour c'est en Afrique, c'est pas ici. Le fait d'aller vers l'autre ne me pose pas problème, et on tisse les liens, tout de suite. Alors que les Européens sont très réservés. Chez nous, si on voit la porte du voisin fermée, on va voir, on se dit il y a quelque chose, ici ça ne se fait pas. "

On récupère un préfabriqué exigu, qu'on appelle entre soi, simplement : le préfa. Comme si, pour s'approprier l'extérieur hostile, il fallait reprendre tout au départ, donner un nom à la coquille minimum, dans le gigantisme qu'on ne sait pas nommer. Dans le préfa, on parle quatorze langues. Marie-Clémentine Bendo dit :

" Même pour le ménage, il faut savoir lire, ne serait-ce que l'étiquette sur le produit. "

Les mots sont les mots de la dureté dont on hérite, les mots qui se heurtent à la violence extérieurement faite : " briser l'isolement ", ou bien " solidaires, pas seulement quand il y a la crise ". De l'autre côté des cloisons, dans la maison de quartier, des bruits de percussions, de guitares, et dans le couloir des regards d'enfants, surpris de tant d'adultes qui ne savent que discuter, là où eux viennent pour le tambour ou la danse. Étrange l'adjectif, quand il vient dans la phrase pourtant simple : " Accéder à une certaine liberté. " Est-ce une certitude de liberté, ne serait-ce qu'intérieure,

ou le constat d'une liberté non pas absolue mais relative, liberté par compensation, ou déjà l'annonce du mélange des deux : la liberté totale qu'on s'arroge intérieurement dans la résistance et l'opposition, même si

la coquille lourde, les cloisons trop minces des Courtilières, logements érigés par les HLM de la ville de Paris, n'éclatent pas pour autant ? On rebaptise le préfa en " maison des femmes ",

mais on continue de dire le préfa : vingt-cinq ans après, on n'a toujours pas réussi à ce qu'il y ait un bureau de poste aux Courtilières, six mille habitants. On a fait du "lien social", c'est même l'intitulé du débat dans le cadre du colloque : des soirées avec "karaoké et loto", et cette "fête de la réussite scolaire", dont on nous dit que "les parents ont payé le mouton", que fête-t-elle : la réussite scolaire constatée, ou l'inégalité des chances reconduite, même érigée en terrain de lutte ?

Intervention d'un travailleur social : " Arrivé à un certain moment, on ne peut pas faire tout seul. On est obligé de savoir ce que pense la personne en face de soi. Celui qui a cette volonté, ou qui dégage certaine personnalité, il faut persévérer, l'améliorer. Dans la démarche, on demande l'avis des personnes, on les sollicite sur des projets, sur des modifications de leur quartier, de leur bâtiment. Une fois fait le travail de proximité, invité les gens à discuter des choses au jour le jour, on arrive à des discussions assez riches. "

Réponse sèche d'un membre d'association : " On fait semblant d'écouter les gens. On a déjà préparé un certain nombre de décisions, et si ça peut coïncider avec ce que pensent les gens, ça évitera les problèmes. "

Avantage de tenir une réunion là, dans la maison de quartier elle-même, le contre-pouvoir des paroles, pour ceux qui croiraient qu'à se mettre entre quatre murs on s'illusionnerait sur d'improbables miracles : " Une fois que le mal être c'est dit, que les gens apprennent à s'entre-vivre. On avait une réunion des pères africains, malgré leur énorme difficulté à parler français. Les architectes sont venus avec des images, et on s'est compris. Ils ont dit : On est trop nombreux, on veut des pièces plus grandes. Les architectes ont entendu. Plus grand c'est plus cher, aujourd'hui on fait machine arrière, mais on les a entendus. On travaille à l'amélioration de ces choses-là. "

Entendre suffirait donc, et acquiescer au mal être, qui est moins douloureux, certainement, d'être dit, même s'il y a machine arrière. Qu'est-ce qu'ils en pensent, eux qui s'entassent dans les pièces trop petites ? Toutes les phrases dites viennent buter à cette limite : " C'est compliqué d'être enseignant ici aux Courtilières. De débarquer et d'être nommé ici aux Courtilières. Quand les gens n'ont pas eu la parole depuis trop longtemps, ils forcent la porte de façon violente. Il y a beaucoup de malentendus. Il ne faut pas jeter la pierre aux enseignants, les choses ne sont ni blanches ni noires. "

Et réponse de Rafaël Pérez, adjoint au maire à Pantin : " Faire que chacun retrouve une position, et une capacité à exprimer sa position, dans une société urbaine désorganisée. Tout ce qu'on dit là montre qu'il n'y a pas de petite chose. Contrairement à une façon d'envisager la société, grande structure d'état et l'eau qui descend toute seule, il faut tout penser en même temps. Comment se donner des marges, dans un monde qui vit sous la domination de la finance ? Le rôle d'un politique, c'est faire que la politique soit plus partagée. Avoir de grandes oreilles. Écouter, parce que si tu veux que chacun se comporte en citoyen, commence par agir vis-à-vis de lui comme s'il était un citoyen. "

Alors pourquoi le " comme si " ? Démocratie

" comme si " ? Comment ne pas être d'accord avec la vision audacieuse, la complexité apprise sur la toute petite échelle pour construire l'intervention à échelle plus grande, et cette responsabilité première conférée à celui qui a délégation publique de se construire ces grandes oreilles ? Qu'ajouter sur le lien social qui fait le thème du débat, sinon qu'il est social peut-être parce qu'il laisse à leurs places respectives ceux qui l'établissent ?

Ce à quoi répond de front le premier adjoint, Rafaël Pérez : " La ville n'est plus adaptée à la vie aujourd'hui, plus adaptée dans ses formes urbaines, parce qu'elle s'organise en exclusion, avec des polarités, sur des formes sociales de tri, et pas de mélange, et c'est sur cette base qu'il faut réorganiser la ville. La politique c'est comment on en appelle à chacun pour l'organisation de la société. Je n'aime pas beaucoup l'expression lien social, très technique,

très froide. Je préfère réfléchir à comment imaginer la ville, la société, la politique autrement.

Dans la maison de quartier des Courtilières, tout près de cet immense cimetière où chaque matin (je l'ai visité, comme ça, un matin, on n'a normalement pas le droit de traverser en voiture mais il y a une tolérance — on glisse une pièce au gardien, on entre à un bout et on sort à l'autre) sont préparées sous bâche plastique une dizaine de tombes prêtes, le mot colloque prenait sens si c'était mettre ensemble des paroles qui sinon restent juxtaposées à distance. Le fait qu'Isabelle Stengers, pour répondre, ne s'immisce pas dans les affaires des associations de quartier à Pantin, mais reste dans l'intérieur de son propre vocabulaire, était sans doute la plus haute politesse à faire devant cet engagement humain, cette manière de se donner ensemble la main.

On prononçait ce soir-là à Pantin des associations de mots comme enfants qui n'avaient pas vu la mer, des mots comme la nationale 2 coupe la ville en deux, des mots comme la famille est le noyau de tout, et Isabelle Stengers répondait avec un mot anglais :

“ Comment ce qu'on fait localement puisse créer une différence ailleurs ? Et pas seulement créer du lien. Empowerment : puissance d'agir à l'intérieur. Comment on fait, quand on parle, pour que les expériences s'apprennent les unes des autres, qu'on change en écoutant ? Inventer des manières, de raconter les succès et les échecs, de tirer les leçons, d'en faire des récits et des célébrations, créer une histoire dans les murs, créer des récits est une manière de faire. Faire que l'échec aussi soit intéressant. Discuter de l'échec au lieu d'en avoir honte : il reste des échecs ici dont on n'a pas appris à parler et qui font encore honte. Un échec dont on ne parle pas est un échec qui pèse, dont on ne peut faire récit. ”

Il n'y a toujours pas de bureau de poste aux Courtilières, mais on s'est sans doute rapproché de ce qui nous rassemblait : inventer la ville, quand toutes les inventions récemment ici-même tentées semblent signer leur constat d'échec. Comme si chaque invention de ville réalisée ne signait que la date de sa cristallisation, avant de s'éloigner figée dans le passé immédiat, de n'être plus jamais au futur. Comment pourrait-on, dans cette profusion et cette mobilité de tout, prendre assez distance pour qu'une projection dans le temps soit possible ?

C'est sans doute pour cela qu'on nous a symboliquement rassemblés tout près de l'eau indifférente, dans ce bâtiment de ciment qui donne sur la Marne de toujours, la Marne toute verte et fumante dans le brouillard pluvieux du matin, avec cette drôle de péniche reconvertie en aquarium, où on descend sous la surface de l'eau pour voir des poissons de toutes les couleurs qui ne sont pas les poissons d'ici, tandis que des canards viennent vous contempler aux hublots, du dehors, comme si c'était vous-même la chose ici la plus curieuse. Et pour arriver ici, à Neuilly-sur-Marne, on suivait dans les rues de la ville sans centre l'indication Maison du Temps libre et l'indication Lieu agréable comme si les noms avaient puissance sur l'objet. Temps libre, parce qu'on ne voit plus l'activité des hommes, mais l'éternelle désoccupation de l'eau qui coule ? Lieu agréable, parce qu'on le proclame tel, avec son camping et ses balançoires ? Et à midi, les jeunes filles qui nous servaient le repas, avec leurs beaux sourires en prime, entreprise d'insertion nous dit-on, métier agréable ? Faire que la collectivité soit sans cesse en travail sur elle-même, quelle certitude avons-nous, à chaque instant, d'être à notre juste place et d'en faire assez ? Et s'il suffit de proclamer des mots comme maison du temps libre et lieu agréable pour que telle soit la réalité qu'ils recouvrent, moins rassurante devient cette indication très officielle dans Bagnolet, qui m'a toujours émerveillé :

CIMETIERE NOUVEAU
CUISINE MUNICIPALE

Dans le même bâtiment de ciment, au matin, c'est l' élu de la ville qui parle (le maire de Neuilly-sur-Marne, qui accueille le colloque) : si la ville n'a pas de centre, plutôt que de le reconstituer arbitrairement, organiser autrement. Il parle de traversée verte, par l'axe nord sud.

Il parle d'un double anneau concentrique, et de répartir les activités de la ville à égalité sur cet anneau. Voilà qu'on entend une personne en charge de la transformation d'une ville se saisir de cet énoncé qui, il y a trente ans, aurait été considéré d'un petit sourire supérieur : croire inventer la ville c'est aller à l'échec, parce que c'est soi-même et son présent qu'on y projette. Et deuxième idée, le refus de la notion de pôle. Ces bulles étanches à nom futuriste, pôle tertiaire, pôle hospitalier, pôle commerçant, et la circulation qu'on réorganise de bulle en bulle par voitures closes. Alors, le destin libre d'une ville, c'est seulement dans celles qui ont été laissées pour compte par les verrues proliférantes des pôles et zones d'activités regroupées, qu'on pourrait désormais s'en dispenser ? Et le maire de Neuilly-sur-Marne répond par le vocabulaire : ville intersticielle, dit-il, pour contrer la domination des pôles, comme si, pour inventer, il nous fallait d'abord entrer dans des associations inédites de mots. Il parle d'œil apprivoisé : parce que l'œil sinon se révolte ?

Question qui revient dans chaque atelier, indépendamment du thème : ces obscurs déplacements de population, migrations lentes, et qui n'obéissent plus, en tout cas, à des plans pré-réglés, à des décisions prises de l'extérieur. On crée à la Plaine Saint-Denis des emplois par l'implantation d'une grande entreprise de chimie pharmaceutique, ou par un centre de recherche EDF, et on constate qu'à peine un petit dixième de ceux qui viennent travailler là font choix d'habiter à proximité, dans le neuf trois. Les villes (celles qui sont représentées ce jeudi après-midi à l'atelier de Noisy-le-Sec : Noisy, Bobigny, Saint-Denis), voilà qu'elles s'offrent. S'interrogent sur la qualité de prestation qu'elles peuvent fournir pour garder chez elles ou faire venir ceux qui les constituent de leur travail, et personne ne semble remarquer là aussi le changement de concept : on en serait à une sorte d'économie de marché aussi pour la ville, chacune proposant ses services aux candidats à l'installation ? Qu'on aille voir dans la littérature début de siècle, ou même des années cinquante, si on se donnait liberté, dans sa tête, de se dire qu'on choisirait entre Puteaux, Ivry ou Pantin... On était de quelque part, on rejoignait pour vivre là où vos mains oeuvraient.

C'est un temps qui n'est pas si loin, et dont les traces encore sont par endroits perceptibles, même si c'est un temps qui s'efface. Par exemple, il y a quinze ans, vers 85-86, j'avais une voiture et lui pas, j'accompagnais souvent un ami sculpteur quand il avait du poids à trimbaler. À Pantin, dans une petite rue étroite, que j'aurais du mal à retrouver aujourd'hui, une cour, et dans cette cour des cloisons de ciment, des apprentis noirs. Et des Africains silencieux, une peau de mouton sur la blouse, qui nous accompagnaient dans les réserves d'argiles fines, de glaises, de terres à cuire, qu'on prenait par paquets de quinze kilos. C'était l'unique adresse en région parisienne qu'avaient les sculpteurs pour se procurer leur matière première. Je l'accompagnais à Bagnolet. Dans une rue en pente, une cour encore, encombrée, un bâtiment étroit de briques, avec une ouverture noire, une odeur caractéristique et, au fond, le feu : c'était la fonderie de bronze. Trois ouvriers en bleu plus tablier de cuir, moustache, ventre et gouaille, qui semblaient avoir oublié de longtemps l'âge de la retraite. Lequel des trois était le patron, je n'ai pas réussi à le savoir. Un escalier de bois menait à une sorte de cage suspendue sous les combles, avec une lampe à abat-jour de tôle sur une ampoule nue, et c'était la comptabilité. Et quand ils parlaient, les trois, c'était pour vous parler de Giacometti, Tinguely, César ou Jeanclus : ils fondaient depuis un siècle pour tout le gratin de l'art, et les étiquettes sur les formes sombres pas encore polies ni sablées, c'était pour les plus prestigieux musées d'Amérique. La rue existe peut-être encore, les trois hommes, comment...

On ne peut pas organiser artificiellement la survie de formes sociales auxquelles le monde entier tourne le dos. Mais c'est ce qui avait fait la vie solide de ces rues et ces quartiers, ce qui avait forgé l'identité de la ville. On nous a projeté un film, à Neuilly-sur-Marne, sur Aubervilliers 1947, avec le visage d'un accordéoniste aveugle, et ce retraité qui suspend au plafond son pain pour le protéger des rats. On voit les enfants pieds nus qui grappillent le charbon tombé des péniches au déchargement, il y a les commentaires de Prévert qui vont

tellement bien, les mots, avec le ciel qu'on nous montre, on s'imagine cela d'un tout autre monde, d'un monde tellement lointain, et puis, si le soir même on téléphone à un ami natif d'Aubervilliers et qui y vit toujours, auteur réputé et dont la conscience politique vous sert souvent à vous-même de boussole, l'ami Didier ce qu'il vous demande quant au film, c'est si on a repéré tel personnage silencieux derrière l'accordéoniste aveugle : parce que c'est son oncle.

Il y a ainsi de lentes migrations comme par porosité, migrations courtes, qui font passer les familles, et l'éclatement lent des familles, de la première couronne à celles qu'on atteint par RER, et qui vous disent encore, avec un ton d'évidence, là à Aulnay ou Villepinte : " Nous on est baignoletais ", et puis ces autres migrations, celles par quoi une population simplement en remplace une autre : la ville, alors, est-elle la même ? Vers 1980, pour rejoindre l'université encore quasi neuve de Paris VIII, qu'à Saint-Denis on appelait encore Vincennes, on quittait le métro à porte Saint-Denis et on prenait un bus, ou bien, plutôt qu'attendre, on traversait à pied le vieux centre-ville : les démolitions m'émerveillaient. Non pas pour un goût morbide particulier, mais plutôt pour cette peau vivante de l'histoire qui s'exhibait soudain à nu dans sa fragilité, presque un geste de tendresse, un ultime ne m'oubliez pas alors que les papiers peints, les traces encore nettes des lavabos et des conduits de cheminée, ou ces vieilles maisons serrées dont la façade manquait alors que toutes les petites cases de l'intérieur étaient encore là en l'air, s'effondraient d'une semaine à l'autre, inexorablement, en tas indifférenciés de gravats blanchâtres. Cela m'émerveillait aussi à cause du nom, rue Auguste-Blanqui, rue Armand-Barbès, et comme c'était les mois où écrire devenait ma préoccupation principale, plutôt que rejoindre le cours de philo de Lyotard ou Deleuze, je restais là planté avec mon carnet, à décrire. C'est cela aussi, l'étrangeté du neuf trois, et sans doute part de sa résistance, que dans ces plaques comme infiniment déroulées de ciment et de routes, si on porte le microscope, on aperçoit Didier Daeninckx revenant chez lui à Auber avec sa poignée de journaux du matin sous le bras, et, si les deux philosophes précédemment cités sont disparus, ils ont enseigné là, à Saint-Denis,

jusqu'au bout. Des bâtiments neufs, où régulièrement je me perds quand je les traverse, ont reconstitué à Saint-Denis un centre-ville, et sans doute c'est toute une nouvelle diversité de visages qui y trouve son compte : anonymement Dominique Grandmont, poète, grand traducteur, vit là, et anonymement Daniel Jeanneteau, un de nos plus impressionnants scénographes, comme anonymement Nicolas Frize, compositeur, ou Pataud, photographe, et encore untel et untel (et bien souvent ces camarades de pays en butte à l'oppression, accueillis ici pour travailler). Pareil à Montreuil, où on sort souvent du métro, à Croix-de-Chavaux, s'il s'agit de rejoindre le Centre de Promotion du Livre de Jeunesse, la Fondation 93, ou La Parole Errante des Gatti, qui y ont fondé leur maison de l'Arbre : des rues qui vivent, des gens qui vous regardent. Et si on entre dans la librairie Folies d'Encre, ce n'est pas pour saluer le libraire, Jean-Marie Ozanne (il est toujours en réunion quelque part, ou à donner à Villetaneuse des cours sur les métiers du livre), mais parce que le choix des livres dans les rayons justement dialogue peut-être plus qu'ailleurs avec cela, qui nous entoure, cette peau vivante d'un monde en permanente réfection et interrogation. Et pourtant, à Noisy-le-Sec, ce jeudi après-midi, c'est ça la question : qu'est-ce qui, dans nos villes, ici, produit à distance une telle résistance ? L'image des écoles ? L'ombre des grandes cités que pourtant, à trois rues de distance, on ignore, tant le principe de ségrégation produit lui-même ses propres antidotes ?

Le débat avait pour porte d'entrée un mot : jeune. Mais derrière la porte d'entrée, chaque fois, comme avec dérision, c'est un problème bien plus vaste qui semblait ouvrir ses galeries divergentes. On est accueilli à Noisy, pour le colloque " Urbanités ", dans une drôle de maison puisqu'on y rentre par un atelier, un vrai, avec des machines qui découpent et qui

soudent, drôle de maison remplie d'étranges animaux : girafe en parcelle de métal et géants prêts à faire peur. Avec les photos de la troupe d'Oposito débarquant avec ses machines et animaux au fond de la Mauritanie où la ville de Djéol fut comme adoptée par ceux d'ici. Et tout au-dessus des installations et constructions de théâtre de rue Oposito, dans leur maison labyrinthe, la salle où on se retrouve à une trentaine pour trois heures d'échange.

Ce qui reste dans la tête, à quelques jours d'intervalle, serait moins les moments de raison, que ce que le collectif peut permettre, échappées d'abord insensibles vers une autre appréhension de ce dont on parle. C'est un "conseiller en architecture urbaine" qui, pour le neuf trois, parle de "lieux impossibles à saisir", et le mot "impossible", alors tissé dans la phrase, donnant déjà part de l'obstacle à remodeler, même si Jean-Michel Payet, architecte et urbaniste, parle de "maîtrise seulement relative et sur des lieux restreints", insistant sur cette malléabilité de la ville, "lieu sur lequel on peut toujours agir". Ce à quoi un autre répond en citant un vieux proverbe paysan :

"Si tu veux bien labourer, accroche ta charrue aux étoiles..."

Et tout le monde d'acquiescer, quand bien même il y a longtemps sans doute qu'on n'a pas vu de charrue à Noisy-le-Sec. La particularité même du lieu fait que la ville résonne par delà les murs : cinq cents hectares seulement de la vieille terre de la planète, et sur les cinq cents hectares trente-sept mille habitants, soit cent quinze mètres carrés par personne, s'il n'y avait pas de ville et que chacun ait comme ça pour son destin d'en occuper une parcelle indépendamment de tous les autres. Mais il se trouve que ces relations existent, et quand l'adjoint au maire, Claude Coulbaut, égrène quelques chiffres qui concernent les cinq cents hectares de Noisy-le-Sec, cinq mille personnes impliquées dans le mouvement sportif (soixante-dix pour cent des moins de trente ans qui font du sport, en quoi cela nous interroge ? Revanche de l'image du corps, volonté de recréer un espace de relation basé sur la reconnaissance individuelle, symbolique même de cette reconnaissance en affichant sa performance singulière avec l'outil là immédiatement : le corps trop longtemps renié par le partage inégal du monde ?), quatre cent cinquante inscrits dans les structures d'apprentissage musical, cent cinquante dont la préoccupation est de danser, c'est bien la relation qui passe avant les bâtiments, les rues et les formes pour nommer ce qu'est le mot ville. Les chiffres ont leur magie : dans le bâtiment mis en service il y a à peine trois ans de la médiathèque, 45 000 livres pour adultes, 28 000 livres pour jeunes et enfants, soit presque deux documents par habitant : on aimerait citer ici les mêmes statistiques pour des villes bien plus grandes. 618 visites de classes en un an, et 330 emprunts par jour : le paradoxe de la Seine Saint-Denis, puisque ces chiffres auraient leurs similaires dans la voisine Bobigny, serait qu'ainsi ce qu'on développe en innovation et résistance serait plus radical et fort qu'ailleurs, et pourtant ne rejoindrait jamais la disproportion des obstacles. C'est peut-être cette qualité de friction plus grande qui permet le laboratoire ? L'adjoint au maire de Noisy dit que les gens ici ne sont pas forcément "des gens comme on les rêve", qu'ils sont bien forcés d'accepter, eux les élus, "d'accompagner les fractures d'une société qui met les gens dans des cases", et que son travail alors est, dans ces cases héritées, dit-il, de "multiplier les portes". Étrange comme une telle image peut s'incruster, si le mot porte, quand il concerne la ville, fut de tous temps sa frontière matérielle, lieu d'octroi et de défense, ce qu'on ferme avant le soir et qui protège la ville close : la Bible nomme à l'infini les portes de Jérusalem, dont les noms n'ont pas changé depuis vingt-cinq siècles, et voilà qu'ici, dans le tissu continu des villes sans frontières, traversées de routes à haut débit (ici c'est l'autoroute A3 qui vient scier la ville de son fossé étanche), les portes on parle de les ouvrir dans l'intérieur même de la ville, portes dans l'intérieur de l'espace des relations qui sont la ville. Claude Coulbaut le mesure bien, puisqu'il insiste : "Construire la ville, d'abord, c'est construire les relations qu'entretiennent les gens." Idées qui paraissent simples, mais seulement une fois accompli le chemin qui y mène.

Audace et limites du colloque urbanités : cette question fondamentale posée à Noisy le jeudi, on lançait le lendemain à Neuilly-sur-Marne une discussion consacrée, sous le terme de “ paysage urbain ”, aux choses sous les relations : mais comment nous-mêmes mettre en relation ce qui ici fut appréhendé de manière séparée ?

À Noisy on devait parler de la notion de jeunesse, elle faisait buter partout sur cet espace de relations et comment le construire, et si la notion de jeunesse effectivement était centrale, c’était plutôt comme baromètre de ce qu’on n’a pas réussi dans l’espace plus général de ce qui concerne tout le monde. “ On s’intéresse aux jeunes seulement une fois qu’on a dit la jeunesse pose problème, dit l’adjoint au maire, la construction de la personnalité est une responsabilité collective, construire l’avenir comme désir est une tâche qui implique la collectivité dans son entier, et notre préoccupation est mangée par le fait d’avoir à courir après les incendies allumés. Notre responsabilité c’est de construire une intelligence, une compréhension des choses. Non pas laisser, par exemple, au service jeunesse la responsabilité d’une politique pour la jeunesse, mais confier à ce service d’organiser que la jeunesse soit une préoccupation globale dans tous les domaines d’intervention municipale. Que le service jeunesse soit juste un passeur vers les autres services d’intervention de la ville. Les jeunes, c’est quand on les confronte à ce qu’il y a de meilleur, qu’ils deviennent étonnants. ”

D’une rencontre de trois heures, combien du temps n’est-il consacré toujours qu’à rapporter encore et encore l’obstacle, ce à quoi dans le quotidien on bute ? Dire “ Tu n’es pas intégré, c’est de ta faute ”, c’est responsabiliser, ou passer à bon compte la dette du monde des autres, celui qui rejette ? Faire que ceux-là, les jeunes, prennent les décisions qui les concernent ? Une idée surgit, et revoilà la formule rituelle : réelles difficultés. Continuer pourtant. Et quand, pour entamer le dialogue, on pose la question toute simple “ Et toi, d’où tu es ? ”, quand bien même on est attaché, soi, à toutes ces cultures qui nous viennent de si loin, et qui font

que le Mali n’est pas la Guinée, que le Sud algérien n’est pas l’Ouest marocain, est-ce qu’on ne reconduit pas le schéma terrible, qui redit l’exclusion ? Paroles saisies au vol, du philosophe Jean-Louis Sagot à Noisy-le-Sec, ce jeudi, et dont on ne saurait plus ensuite enlever le décousu par quoi l’oral est saisi au vif, mais sans détail : “ Un problème plutôt de reconnaissance. La jeunesse est la société, mais vit un certain nombre d’abaissements. Dévaluation qualificative des jeunes : ils bénéficient de la charité publique de la société des vieux. Humiliation permanente : invasion des critères marchands dans la représentation de soi-même : — Qui on est ? — De la merde. Partie importante des parents sont non français, des parents venus de pays longtemps dominés par l’histoire. Ils portent sur leur corps l’abaissement de l’histoire. C’est une non-reconnaissance effrayante de la part de la société, à commencer par la langue. L’enfant qui répond à la question : — D’où tu es ? — De la rue Jean-Jaurès, il reçoit pas bon à la réponse. Reconnaissance de ce qu’il est non français par état civil obligé, et la bonne volonté gentille

qui vient au lieu de la reconnaissance ajoute à l’humiliation : — Mamadou, parle moi de ta culture : nous, comment on répondrait ? ”

Interroger donc toujours et toujours pas seulement la réalité qui est devant, mais nos propres simplifications. Comme si dire les jeunes était déjà manquer à distance la cible : “ Les jeunes on ne sait pas quoi en faire. Les jeunes c’est galère. Les jeunes veulent une salle pour la boxe. ” On fustige la réponse par ce qu’ils disent l’occupationnel (est occupationnel ce qui vous occupe sans bouleverser les données ? le sport en particulier ?) : “ On se dit : comme ça on ne les entendra plus. ” Et c’est encore le vocabulaire qui devient l’enjeu. Le philosophe, Jean-Louis Sagot, se rend-il compte (oui, forcément, un philosophe se rend toujours compte des mots qu’il propose) qu’il invente ici, dans l’heure, un néologisme, désintimidation, et que personne n’en semble choqué, pour peu qu’il arrive, une minute plus loin dans sa seconde

intervention, à la proposition : construire des lieux qui nous grandissent... On était plutôt ici, en bas des cités, dans des lieux qui seuls se grandissent.

Intervention du proviseur du collège Cassin à Noisy-le-Sec : “ Ils n’en veulent pas de ce qu’on leur propose. S’intégrer, mais à quoi ? Le plus libre possible dans une société la plus démocratique possible, oui mais comment, si le peu qu’on vous propose est défini d’avance ? ” Paradoxe qu’à seize ans les diplômés dits qualifiants soient considérés comme des diplômés d’empêchement à l’enseignement général, et que pourtant ce sont ceux-ci, les empêchés, qui après dix-huit ans s’intègrent le plus rapidement, disposent le plus tôt d’un logement et d’une voiture. Ce à quoi quelqu’un répond qu’il faut “ développer l’enseignement scientifique de façon beaucoup plus agressive. ” À la Fondation 93 on a l’habitude de cette agression-là, depuis deux fois dix ans bientôt, de ces équipées qui visent à lancer les élèves dans la science d’aujourd’hui, ou de ces équipées inverses qui mettent à disposition des classes les plus difficiles, les SEGPA de collège, des enseignants de philosophie : parce que sinon ce n’est qu’à dix-huit ans, juste avant le bac, qu’on vous considère capable de vous poser intérieurement les problèmes dont traite, depuis que l’homme s’est constitué en cité, la philosophie.

Interpellation d’une éducatrice : c’est le même noyau de personnes, dit-elle, dans la ville, qu’on retrouve dans toutes les associations. Le mouvement associatif alors une façade qui recouvre les mêmes enjeux de pouvoir. Elle dit que s’interroger sur la jeunesse, ce serait “ s’interroger d’abord sur l’image que nous on donne comme adultes. S’interroger sur l’image qu’on donne de soi-même. ”

La salle est sombre, le temps dehors pas au beau, et des grèves des transports en commun (habituelles, les grèves de transport en commun, mais l’équilibre ici est si fragile, c’est toute la vie et les temps qui se brouillent) font gonfler la rue d’une circulation ralentie, énervée. On pourrait dire comme cela des paroles qui nous satisfassent, et puis au revoir. Mais ceux qui sont là déclinent les signes d’organismes dont on découvre ainsi seulement l’existence, et quelquefois le discours est un peu prévisible : à tant de rouages, dans la société grise du monde administratif, quand bien même

il dépend d’hommes et femmes démocratiquement élus, comment le monde des paroles ne prendrait pas sur lui de cette grisaille qui fait tant de dégâts ?

On avance comme des évidences des expressions pourtant abstraites : démocratie participative personne n’irait se proclamer contre, mais après deux heures à entendre revenir les mêmes mots comme remède miracle universel une fois toutes les dix minutes

au moins (j’en ai le recensement exact), on se demande qui pourrait encore y croire — on se souvient de la maxime de Tocqueville : “ La démocratie est le pire des systèmes, à l’exclusion de tous les autres ”, ça n’excuse pas tout. Un jeune éducateur de quartier proteste en ce sens : “ On dit qu’il faut les amener à un projet participatif, mais quel pourcentage fume du shit on ne le sait pas, et la seule réponse qu’on a : pas bien. ”

Pourtant, c’est à partir de ces fonctionnements là, de pensée et de parole, qu’on décide. Doit-on multiplier les salles de sport, et risquer d’aggraver encore les séparations étanches dans la ville, ou construire un seul équipement qui les drainerait et les ferait se croiser, au risque de laisser dans leurs cités ceux qui ne seront pas capables de la démarche ? À Noisy-le-Sec, ville sans centre ni frontières, on a érigé au milieu géographique le grand toit au rythme drapé d’une médiathèque neuve, et un théâtre ouvre maintenant ses portes : et ce ne serait pas encore assez de proximité, paraît-il. C’est le choix inverse qui prévaut à Bobigny ou Bagnolet. “ Ne jamais isoler les gens les uns des autres. Dans une ville délocalisée, répondre par des équipements délocalisés peut aggraver. Alors construire des équipements centralisés, mais construire aussi leur désir de les investir ”, dira Claude Coulbaut.

Question bien symétrique lorsqu'il s'agit du temps de la ville : quand les contraintes s'aggravent en disloquant un peu plus ce qui était le temps commun, c'est indissociablement un mouvement en avant de la ville, la grande ville qui bouge, allume ses lumières et ouvre ses portes à toute heure. Des gens sont immergés dans ces processus, et c'est naturel que la ville les y accompagne. Mais au risque de multiplier encore plus l'effet de déstructuration du temps : à Noisy-le-Sec, où on centralise les équipements et on met à disposition des gens une galerie d'art contemporain, on voudrait ouvrir la médiathèque le dimanche, est-ce une solution ? Les grands entrepôts d'entre Villepinte et Garonor, dont on voit au dimanche les parkings remplis de voitures par dizaines, est-ce que ce déplacement du temps collectif n'est pas ajouter encore à l'aliénation marchande ? On a ces textes de lycéens, à Clichy, Villepinte, Bobigny ou Bagnolet, pour qui la grande sortie familiale du dimanche c'est d'aller voir trop souvent les belles choses à vendre. Et qu'il soit pourtant légitime de trouver un autobus ou un train dans la nuit, une crèche ouverte à pas d'heure, de ces épiceries aussi tristes que dans les rues de Tokyo, ouvertes à trois heures du matin, une employée qui bâille pour vous servir ? En Italie on ouvre donc, dans les villes, des Bureaux du temps : en faudra-t-il bientôt ici ? Discussion parallèle sur ces permanents déplacements, cette exigence de mobilité qui fait qu'à mesure qu'on gagne en mobilité on s'éloigne encore plus et que le gâchis demeure, et ces incompatibilités neuves, entre le lieu où on vit et le lieu où on travaille. Et le havre que cela peut être, pourtant, ces lieux où en Seine Saint-Denis on travaille, dans les salles de profs des collèges et lycées, dans ce qu'on sait de l'attention, de l'engagement. Quelquefois on ne sait plus rien de ce qu'il faut faire. Ici, on apprendait qu'il est bon et nécessaire de ne pas trop savoir d'avance comment penser. Ce que nous apprend la réalité de chaque jour, et qui fait qu'ici on en a besoin comme d'un poumon, si tout y est plus aigu, si tout y est plus urgent. Construire. Savoir que les formes et volumes qu'on projette ne naissent pas de rien, mais d'une culture déjà faite, de pratiques établies antérieurement de la ville. Curieux, dans ce moment du colloque consacré à la notion de paysage urbain, et à la complexité de ce geste d'apparence simple, installer une forme où il n'y a rien, mais en se défiant des utopies excessives, que des participants se fassent apostropher justement pour vouloir penser ce qu'il y a sous ce geste. Curieux, que là où on essaye une pratique bien plus modeste et réfléchie que ce qui a mené aux grands entassements de béton, l'ombre du simplisme surgisse encore, et se permette encore l'apostrophe, comme aux pires temps des décisions centralisées. Pourtant, un instant, on y croyait,

au but du colloque " Urbanités " : des praticiens aguerris parlant d'un même objet et superposant pour cet objet leurs champs de pratique, urbanistes, architectes, paysagistes, géographes, et même le musicien qui parle de la construction de l'environnement sonore, et, si on prend la parole, c'est pour dire en quoi l'expérience pragmatique, le contact de l'obstacle, leur a à chacun appris ce qui devait sous-tendre le geste, pour qu'il soit dans le dialogue, qu'il laisse ouvert aux êtres qui investissent ces constructions leurs propres possibles, plutôt que les déterminer à l'avance : on a assez payé, on paye encore. Allez voir le beau schéma de Bobigny, où toute la circulation devait être piétonnière, chaque cité comme un îlot indépendant avec sa boulangerie et son café, et au sous-sol les parkings et les poubelles. Des passerelles permettant, niveau dalle, l'échange partout dans la ville. Les boutiques des dalles ont l'une après l'autre fermé, on marche à pied niveau sous-sol, on ne gare pas sa voiture dans les parkings qui restent déserts, et si on a refait une des cités, avec peinture rose verte et interphones, les autres semblent, quand on traverse, pencher dangereusement dans le ciel. Une autre Bobigny s'est construite, irriguée par le métro et le tramway, à côté de l'ancien bastion défendu par ses chicanes de ciment, Karl-Marx, Chemin-Vert, Paul-Éluard, qu'on abandonne à leur schéma caduque, la mairie solitaire au devant. Et sur la place Dashiell-Hamett de la bibliothèque, à cinquante mètres de là, devant la crèche, on vient jouer à la pétanque comme sur une place de village.

On a voyagé donc, dans une classe d'école de Neuilly-sur-Marne, dans ces définitions d'hommes engagés à refaire ce tissu mouvant par quoi le neuf trois peut progressivement renaître à lui-même, et me semblait beau qu'un colloque comme "Urbanités" pouvait se donner comme but l'énoncé de ces précautions, la transformation de nos propres modes de pensée et de représentation de la ville quand on met les mains à la pâte, en essayant que l'homme soit le but. Jean-Michel Payet, définissant la notion de paysage : "Ce qui est vu à hauteur d'homme, et inclut le regard de celui qui l'observe l'observe : donc une approche qui s'oppose à l'urbanisme traditionnel, de plans, de regard extérieur à l'objet observé. Les territoires du 93 ne sont considérés comme dignes d'être regardés que depuis très récemment. Des paysages qui sont des résultantes, habitat, autoroutes : des collages non concertés. Non pas un projet, mais des conséquences. Alors comment prendre ces ensembles et les constituer en paysage ?" Laurent Salomon, paysagiste, sur la superposition dans nos représentations de l'idée traditionnelle de ville et des modèles qui surgissent au présent : "La représentation de la ville contemporaine surgit plutôt là où la ville n'existait pas. Il y a concurrence entre l'image de la ville ancienne et l'image de la ville contemporaine, et ce n'est pas au bénéfice de la ville contemporaine. Maintenant, la progression territoriale de la partie urbanisée tend à se rejoindre partout, et le modèle d'une ville nomade, identifiée, se heurte à ce tissu continu, créant un malentendu avec ce modèle urbain issu d'un dispositif simple." Michel Péna, paysagiste : "La notion de paysage urbain est très récente. Mais la notion de paysage naturel est tout aussi historicisée. Ce qui est neuf, c'est que le regard qui était porté sur le paysage naturel veut être aujourd'hui porté sur la ville. Avant on parlait des lieux, mais pas globalement : une rue, une place. Il y a eu vacance dans l'architecture de la ville, qui n'a pas pris en compte de modèle global, d'où l'intervention paysagiste. On a eu de nouveaux rêves sur la ville, parce que notre rapport à la ville a changé. Elle était lieu de protection, et la vision est devenue plus globalisante : on parle du bonheur à profiter de notre environnement." Questions de Michel Van Praët, du muséum d'histoire naturelle : "La notion de paysage observé, vécu et construit, mais d'en haut, a évolué. Le paysage doit être observé par ceux qui le vivent. Le paysage urbain devient un objectif complexe, qui s'appuie sur des mémoires différentes. Au Japon, le concept si ancien du jardin a toujours été conçu en fonction de celui qui va l'habiter : ici on commence seulement à se poser la question. Puis, est-ce qu'un paysage est perçu spontanément ? Le définir par le mieux-être, est-ce que ça suffit ? Comment aider les gens à comprendre ? Il faut accepter aussi la mémoire, ne pas refuser le deuil du paysage ancien." Serge Renaudie, paysagiste : "Nous voilà devant de nouvelles formes de relation entre groupes, déterminées par les termes de l'urbanisation. Le paysage, en tant que regard sur l'urbain, conduit notre intervention professionnelle vers des effets de beauté à reconstruire. Le regard investi par le désir devient vecteur d'intervention sur la ville, bien au-delà du paysage." Serge Renaudie prend des exemples concrets de son intervention : "Dans un quartier en difficulté, la difficulté à vivre va passer avant le paysage. Ensuite, un autre niveau, la difficulté à vivre collectivement. Quand on nous pose des questions d'aménagement extérieur, la première exigence c'est que l'ascenseur marche : l'extérieur commence à sa propre porte, et c'est ça aussi, le paysage urbain. Une tour de deux cents logements, c'est un village avec une seule rue. On n'imaginerait pas à l'horizontale un obstacle comme ceux qui depuis trente ans sont le quotidien des grands ensembles. Il faut désamorcer d'abord, patiemment, une à une, à l'échelle de ce département, les plus grosses difficultés qu'il y a à vivre ensemble. C'est une chaîne de fonctionnalités qui élargit à mesure l'échelle : la vision du paysage, dans un quartier, c'est l'usage, et donc la hiérarchisation de ces usages. C'est la relation à l'autre ou à moi-même que je peux y développer." Nicolas Frize, compositeur : "Attention à ne pas penser le paysage comme paysage unique basé sur l'œil, qui prive des autres sensations. Le paysage sonore est aussi un enjeu dès la conception : des murs séparateurs et des murs

porteurs phoniquement différents. Créer des îlots qui sectionnent. Un paysage urbain, au niveau du son, prend une dimension symphonique : faire que cela devienne goût esthétique et pas seulement expérimentation. L'existence inéluctablement sonore de l'existence, c'est par essence notre posture non pas contemplative, mais agissante. ”

Voilà la discussion brièvement ébauchée ce matin-là, sans notes ni papiers, par ces gens qui pour la plupart ne se connaissaient pas, parce que venant de domaines d'interventions séparés (l'étymologie même de colloque, parler ensemble, trouvant sa justification) et qui fut brutalement remise à zéro par les tenants du simplisme pour les idées, ceux qui préféreraient la ville à la campagne, plutôt qu'en Seine Saint-Denis, et d'autres utopies sans doute que se coltiner au quotidien les problèmes des 3000 d'Aulnay, du Chemin-Vert ou de l'Abreuvoir de Bobigny, des 4000 de la Courneuve, des Bosquets de Clichy-Montfermeil et autres de ces “ quatre-vingt quatre cités maudites ” dont le Parisien Libéré avait il y a deux ans bien voulu publier la liste à leurs yeux exhaustive, en s'appuyant pour critère sur les impressions des livreurs de pizza à vélomoteur, qui évidemment ont les moyens techniques de comparer. J'aurais bien aimé prolonger la discussion, moi. Une discussion où je ne faisais qu'écouter, mais avec dans la tête, à mesure, qui résonnaient, de ces phrases écrites noir sur blanc, depuis bien dix ans, par des moins de vingt ans nés ici. L'impression, je disais au début, qu'un fait nouveau est là dans le rapport de la pensée aux choses, parce qu'on ne s'y exprime plus en vainqueur, ni au nom de quelque légitimité d'expert, et que ceux qui, dans leur quartier ou leur ville, ont une responsabilité qu'ils exercent au nom du collectif, le font aussi dans le doute : on s'est tellement fait souvent prendre au piège, et les traces en sont là, bétonnées, des rêves datés que quelques décennies rendent tout étriqués, dans n'importe quelle rue qui ici s'en va au hasard des villes, sous le ciel gris et jaune, s'il est vrai que ce qu'on donne comme couleurs à la terre modifie celle aussi du ciel, et la signification des nuages.

Lecture du journal, ce soir, au terme de l'écriture de ce texte, trois semaines après le colloque “ Urbanités ”, au retour de quelques jours à l'étranger : un article sur les violences policières lors d'arrestations de mineurs, un article sur la saturation du tribunal de Bobigny, et au Raincy des tracts qui mettent en garde la population contre le côté progressiste de la fédération de parents d'élèves... On sait que c'est encore comme ça, que les changements ne se proclament pas, et que la ville au jour le jour, pour ceux de Clichy-sous-Bois, ça peut-être :

À la Forestière, par ma fenêtre. Il y a des cris, des jeunes en colère qui courent d'autres jeunes. Ils sont emportés par un esprit de vengeance, ils se battent.

Au Bosquet, il y a une embrouille. Les flics et les ados du quartier. D'autres s'en mêlent et prennent parti. Il y a du bruit, beaucoup de bruit. Soudain, du balcon, quelqu'un jette une machine à laver.

Que le paysage urbain, pour eux, au jour le jour, c'est cela :

Une aire de jeu à la Forestière. Encore un endroit où il y a la misère : plus de toboggan, il est cassé, encore une partie qui est délabrée. Il n'y a plus de bancs, et un pilier couché sur son flanc.

Les étranges échappées qu'on s'invente soi-même :

Sur le toit de mon bâtiment, l'endroit dont j'ai toujours rêvé, l'endroit que j'ai toujours aimé.

Que lorsqu'on parle du temps qui passe, le temps tout ordinaire, c'est cela qu'on entend ;

Devant le hall du bâtiment 8, mes copains et moi nous nous retrouvons pour parler. Terrain dans le bois, c'est super mais trop dangereux pour rester trop tard le soir, parce que les chiens sont trop dangereux. Tous les samedis, on se retrouve chez moi pour regarder un match sur Canal +.

Qu'on est soi-même dans ces contrastes, parfois jusqu'à la déchirure :

Dans le bois pendant l'automne, cette couverture de feuilles au sol et tous ces châtaigniers, dans le bois de Bondy. Les tags sur les murs des Bosquets et tous ces bruits, ces ordures qui traînent et ces jeunes qui ne respectent pas l'environnement.

Ou encore et toujours ce qui change du réel parce qu'on y déambule la peau noire, quand bien même on a juste ses quinze ans :

Je suis allé à Aldi avec ma sœur. Les gardes ont laissé entrer ma sœur mais pas moi, parce qu'on était deux. Je suis finalement entré lorsque ma sœur leur a dit que j'étais son frère : c'est n'importe quoi.

Mots que je recopie parce que les plus récemment écrits, mais que les mêmes mots je n'ai cessé de les entendre, d'eux à qui nous confions le monde qui vient, pour qu'il soit leur. C'est de choses sérieuses, dont on traitait ces trois jours, parce que c'est les choses où on a sa vie, où on la construit. Et la conviction, si on vient ici, qu'on fait ici ce travail, que c'est uniquement pour la certitude que c'est eux qui nous apprennent. Que ce qu'on découvre ici par eux, on ne saurait pas le trouver ailleurs, là où le monde ne s'est pas globalement fait ville, où la ville ne s'est pas poussée à son propre excès, où cette frontière partout par quoi la ville se défait et se refait en constitue un laboratoire privilégié, aussi parce que le dialogue est possible avec ceux qui arrivent sous le sigle opaque d'organismes (CAUE, IAURIF, DDE, AFIT, ADUE, EREIS, GRET, SCET et d'autres) dont on sait peu, et qui parlent de politique à mettre en

partage, ou de l'avenir comme désir. On a parfois été échaudé, on a parfois dû ravalé nos attentes : qu'un tel dialogue soit proposé, toute cette journée à Neuilly-sur-Marne, dans la Maison du temps libre, au bout des panneaux indiquant Lieu agréable, bien sûr qu'on est là, et qu'on écoute nous aussi.

On aimerait que ce qui s'est ici amorcé ne retombe pas, que ce qu'on a chacun gagné par l'écoute, justement parce que c'était se mettre ensemble, disciplines qui sinon ne se croisent pas, et ceux qui décident qu'on fera ceci plutôt que cela, laisse peut-être l'embryon d'une rencontre ainsi transversale mais régulière. Parce que régulière est notre présence ici, et trop unique la dette qu'on a à cette plaque profuse et complexe de réalité qu'ils disent le neuf trois : c'est ici, nous, justement à cause de l'obstacle, qu'on comprend peut-être un peu mieux et soi-même et le monde.

C'est ainsi qu'on désapprend les idées simples et la tâche, nécessaire, en est toujours à refaire. Même si, ici dans le neuf trois, ce qui devrait changer parfois semble trop immense, et pour cela même justement.

François Bon, octobre 2000.

Né en 1953 en Vendée d'un père garagiste et d'une mère institutrice, François Bon travaille tout d'abord dans l'industrie aérospatiale et nucléaire en France et à l'étranger. La publication aux éditions de Minuit de « Sortie d'usine » en 1982 marque son entrée dans le monde de l'écriture. Lauréat de l'Académie de France à Rome, il réside de 1984 à 1985 à la villa Médicis, occasion de fondamentales rencontres artistiques. Après une tentative de retour dans sa Vendée natale, c'est en Seine Saint-Denis qu'il se fixe un an, au quatorzième étage de la tour Karl Marx de Bobigny. « Décor ciment » (Minuit), « l'Enterrement » (Verdier) seront édités avant qu'il n'entame, en 1992, une recherche dans le domaine des ateliers d'écriture, ateliers qu'il mène en particulier auprès de publics en situation sociale difficile. De ces

rencontres nâtra un ouvrage : « Tous les mots sont adultes », (ed. Fayard), ainsi que de nombreuses collaborations avec différents théâtres dont celui de la Colline. Traduit en allemand, danois, suédois, chinois, anglais, néerlandais, cet infatigable explorateur de la langue, auteur de plus d'une trentaine de livres, vient de recevoir le prix la Ville à lire décerné par France Culture et la revue Urbanismes pour « Paysage fer » (ed. Verdier).